

La stèle oubliée de Flavien Ganeval et Jules Michel Fontanez

Elle est bien isolée cette stèle, qui semble monter la garde de l'accès au lac des Rousses. On se demande bien ce qu'un tel monument peut bien faire à cet endroit.

En regardant de plus près on peut déchiffrer, au bas de la pierre elle-même : « *A Flavien Ganeval* », puis, « *érigée le 9 juin 188-* ». L'année exacte est effacée. Une plaque a été fixée sur l'ensemble. Là, tout est parfaitement lisible : « *Jules Michel Fontanez 9 juin 1880* ». C'est la date du décès. Il est précisé que ses amis ont eu l'initiative de cette attention. Sans autres explications, on ne peut faire que des suppositions sur la cause de la mort, à cet endroit, de ces deux malheureux.

Pourtant un élément pourrait donner un début de solution à tant de mystère. Cette stèle est placée exactement au bas de la rampe d'accès au fort du Risoux. Un dispositif, avec treuil et wagonnets, permettait d'assurer un transport direct et rapide. Le "quai" de déchargement ou de chargement est toujours parfaitement visible à l'arrivée. Les locaux appellent d'ailleurs ce passage : "la ficelle". Sans doute les câbles sont-ils restés longtemps en place après la fin de la construction du fort. Le monument a dû être érigé, à une date anniversaire, après la fin des travaux en 1883.

En outre, la date correspond bien au début de la construction conséquente qui était réalisée. On peut supposer raisonnablement qu'un accident a provoqué la mort de ces deux malheureux. Le temps ayant effacé la mémoire des faits, certains ont envisagé qu'il puisse s'agir d'ouvriers, d'autres d'enfants.

Les victimes

En réalité, Jules Michel Fontanez était âgé de 32 ans et Constant Alphonse Flavien Ganeval de 48 ans, en 1880. Le premier était négociant à Morez où il était né, le deuxième était tailleur d'habits, toujours à Morez, mais originaire de Syam. Ils n'étaient donc pas employés à la construction du fort du Risoux (la main d'œuvre était essentiellement composée de Piémontais) et ce n'était plus des enfants. Il n'en reste pas moins qu'un accident, dû à une utilisation, par jeu peut-être, des wagonnets, est certainement la cause du drame. On a d'ailleurs l'heure exacte de déclaration des décès : 17h le 9 juin pour Fontanez, 9h le 10, pour Ganeval, tous deux à Morez. Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander ce qu'ils faisaient sur les lieux l'après-midi du 9 juin 1880. On était un mercredi.

Le drame

Heureusement, le journal



la montagne, a retracé les circonstances du drame. On peut les résumer en quelques lignes :

« *Ce jour-là, nos deux futures victimes, avec d'autres amis, avaient décidé d'aller visiter les travaux au fort du Risoux. Ils étaient donc accompagnés de Gustave Prost employé de commerce de 32 ans, qui revenait d'ailleurs d'Amérique, de Charles Lamy, un étudiant de 16 ans et d'Auguste Lamy négociant* ». Était-ce le futur maire de Morez de 1886 à 1892 ? Ils étaient d'ailleurs tous moréziens. Il ne leur fut pas possible de s'approcher du chantier en cours. On ne visite pas comme ça des ouvrages militaires ! C'est alors que, dépités, ils eurent la malencontreuse idée de vouloir redescendre en utili-

sant les wagonnets. Il semble bien que l'entrepreneur, un nommé Pignot, rechigna singulièrement devant une telle demande. D'ailleurs, cela décida Auguste Lamy à redescendre seul à pied. Ce fut sa chance.

Finalement, le reste de l'équipe s'installa dans les nacelles, mais Pignot exigea de les accompagner sur un autre wagonnet. Les ouvriers le poussèrent donc sur le plan incliné, mais le choc, lorsque le câble fut tendu, provoqua la rupture d'une cheville. Les voitures se trouvèrent livrées à elles-mêmes et prirent rapidement une vitesse vertigineuse. Tous ceux qui connaissent l'endroit peuvent imaginer facilement la scène. Pignot cria en joignant le geste à la parole : « *Sautez à terre !* ». Ils ne comprirent ou n'entendirent pas. Un déraillement s'ensuivit, qui les expulsa hors des wagons. Seul Fontanez s'accrocha au sien. Mal lui en prit. Il fut projeté dans le ravin tête la première et fut tué sur le coup.

L'alarme fut donnée, les secours arrivèrent rapidement. Flavien Ganeval, Gustave Prost, Charles Lamy, étaient sans connaissance, suite à de graves blessures à la tête. On a vu que Flavien Ganeval décéda le lendemain. C'est Pignot qui s'en sortira le mieux avec un pied brisé et diverses contu-

sions. On était en début d'après-midi. La victime et les blessés furent redescendus à Morez où le décès de Fontanez fut déclaré dans cette ville, pour des raisons administratives évidentes.

« *L'enterrement eut lieu le vendredi, au milieu de la consternation générale* » nous précise le journaliste. A l'époque tout le monde se connaissait. Toute la population était là. On se faisait un devoir d'assister aux obsèques de ses concitoyens. Les temps ont bien changé !

Un frère qui n'a pas oublié

Si je n'ai rien trouvé de particulier sur Flavien Ganeval, j'ai eu plus de chance avec la deuxième victime : Jules Fontanez. Son père était cafetier à Morez. Il avait un frère prénommé Aubin René qui faisait partie de la "bourgeoisie" moréziennne. D'après le dictionnaire biographique du département du Jura, il était fabricant et négociant en horlogerie et lunetterie. Ses affaires semblent avoir été prospères. En 1890 il avait ouvert à Madrid une maison d'horlogerie en gros avec comme associé un certain Girod. Il fut élu au Conseil municipal, président durant plus de 15 ans de la Chambre consultative des arts et manufactures de Morez, membre de la Chambre de commerce du Jura. Il fut l'un des fondateurs de la section

lunetterie et optique à l'école pratique de Morez.

Une commune bien ingrate

Aubin René Fontanez avait donc une certaine aisance. Il n'oublia pas le sort tragique qu'avait connu son frère. A sa mort, en 1930, il légua à la commune des Rousses la coquette somme, pour l'époque, de 1000 frs. Les intérêts devaient servir à l'entretien du monument. Vu son état, on peut regretter que le vœu du donateur ait été loin d'être exaucé.

La même ingratitude a pu être constatée vis-à-vis du professeur Maurice Favre. Lui, c'est sa maison qu'il avait donnée et la commune s'engageait à entretenir sa tombe. Il a fallu attendre 2007, depuis son décès en 1954, pour qu'enfin on commence à s'en occuper. On pourrait avoir la même réflexion avec le caveau de l'avocat Mandrillon.

Il est vrai que dans un pays, qui n'a plus d'identité, où les promoteurs sont rois, ce genre de préoccupations peut paraître bien superflu. Seul le présent compte. Le passé encombre.

R. Lamy.

Photo Nicolas Lamy

N.B. Je remercie les personnes qui m'ont facilité mes recherches : Madame Vuillermoz à la mairie de Morez, Mademoiselle Guyard et Monsieur Vauchez aux Archives départementales.